

montagne de son diadème de tourelles féodales. L'ancien château était devenu un monceau de débris que recouvrait de son manteau verdoyant le lierre, ce fidèle courtisan de toutes les ruines.

De cette humiliation du manoir antique il ne faudrait pas en conclure que la maison de Kergen ne fût amoindrie ou qu'elle eût perdu son importance dans la contrée.

— Non pas !

Elle s'était seulement transformée avec son époque.

Au pied de la montagne qui supportait les ruines moussues dont nous venons de parler, s'étendait un parc de quatre cents arpents, magnifiquement boisé de chênes, d'ormes et de sapins séculaires. Au milieu de ce parc, s'élevait un château moderne, c'est à dire dont l'architecture et la construction étaient contemporaines du règne de Louis XIII.

Ce château, bâti par un architecte venu de France, était construit en briques rouges, que les années avaient brunies.

Les angles, les cordons, les encadrements des portes et des fenêtres, ainsi que les couronnements des mansardes, étaient en pierre de taille vermiculée.

Bref, ce grandiose édifice, à trois pointes et à girouettes armoriées rappelait vaguement le palais de Fontainebleau.

Les jardins qui entouraient immédiatement le château, et qu'il fallait traverser pour arriver aux futaies du parc, ne laissaient rien à désirer sous le rapport du style rococo le plus exquis.

Ce n'étaient partout que charmilles taillées en voûtes, en parasols en murailles, formant des quinconces et des labyrinthes. Partout des ifs affectant les formes les plus bizarres ; partout des bassins d'où s'échappaient des jets d'eau qui pouvaient rivaliser avec ceux de Versailles.

A l'angle de chaque allée, sur des piédestaux en granit, s'élevait des statues mythologiques, qui, dans leur style classique contemplaient le ciel souvent brumeux de la froide Allemagne.

Les domaines dépendants du château de Kergen rapportaient, bon ou mal an, quarante mille livres de rente, ce qui en représente au moins soixante-et-dix ou quatre-vingts d'aujourd'hui.

Les barons de Kergen, propriétaires successifs de ces beaux domaines, étaient, nous le savons, des gens de très-vieille et très-noble souche. Plusieurs avaient rempli, à différentes époques, de grandes charges dans l'état. Tous avaient tiré l'épée avec honneur au service de leur pays.

L'un des plus amers chagrins du baron Réginald de Kergen, alors vivant, était de penser que son illustre race allait s'éteindre en lui.

Nous disons *s'éteindre*, car, le baron n'ayant que deux filles, le nom et les armoiries de Kergen allaient, après lui, se trouver effacer du grand livre d'or de la noblesse d'Allemagne.

Mais le mal était sans remède.

Hâtons-nous d'ajouter que ce vif chagrin n'empêchait pas le vieux baron d'aimer ses deux filles avec la plus touchante tendresse, et de concentrer en elles et sur elles toutes les affections et tous les espoirs de sa vieillesse.

Nos lecteurs connaissent déjà Marguerite et Mina.

Ils savent, par conséquent, que toutes deux étaient de ravissantes jeunes filles.

Réginald les avaient eues à un âge déjà très-avancé et alors qu'il avait à peu près perdu tout espoir de devenir père.

De plus, la baronne de Kergen, la douce compagne de sa vie, était morte un an après avoir donné naissance à sa seconde fille. Toutes les facultés aimantes du baron s'étaient donc trouvées concentrées sur ces deux petites créatures qui lui souriaient dans leur berceau. Aussi, nous le répétons, la tendresse que lui inspiraient Marguerite et Mina était de l'adoration.

Sans doute, pour avoir un héritier de son nom et de ses armes, il aurait donné la moitié de sa fortune et les dernières années qui lui restaient à vivre.

Et cependant, si l'on avait pu lui proposer de voir une de ses filles se transformer en un fils, nous n'affirmerions point qu'il y eût consenti.

XII. — L'ARRIVÉE.

Les soirées d'automne étaient fraîches.

Le baron de Kergen, assis auprès d'un grand feu qui flamboyait dans l'âtre d'une haute cheminée armoriée, lisait avec recueillement un énorme volume in-quarto, relié en maroquin vert, avec des coins et des fermoirs.

Ce volume n'était autre que le célèbre *Traité de Vénérice* d'un écrivain français, messire Jacques du Fouilloux, gentilhomme poitevin.

Réginald de Kergen atteignait sa soixante et onzième année. Sa taille haute et droite, son allure ferme, annonçaient d'une façon irréusable qu'il supportait gaillardement le fardeau de l'âge, et bien des jeunes gens lui auraient envié le reste de sa vigueur d'autrefois.

Grand chasseur et écuyer intrépide, le baron passait des journées entières à la chasse et à cheval, sans éprouver la moindre fatigue ; et c'est sans doute à l'habitude de ces exercices violents qu'il fallait attribuer, en grande partie sa verdeur singulière et son admirable conservation.

Rien ne se pouvait voir de plus vénérable que la tête de ce beau vieillard. Ses traits, fortement prononcés et d'une incontestable distinction, offraient une expression douce, bienveillante, et, si nous osons ainsi parler, véritablement *patriarchale*. Ses cheveux, épais encore, et qu'il portait longs, étaient d'une blancheur sans mélange. Leurs masses argentées encadraient son front haut et fier, et ses joues halées par le grand air. Ses grands yeux bleus avaient un regard vif et profond, qui devenaient facilement aussi doux que le sourire de ses lèvres un peu épaisses.

Réginald portait habituellement un habit de chasse en drap gris, sur une veste de même étoffe et de même couleur.

Ses jambes, nerveuses et robustes, s'enfermaient tantôt dans de longues guêtres en cuir souple, tantôt dans des bottes à l'écuyère armées d'éperons d'acier.

Au moment où nous introduisons nos lecteurs auprès de lui, il venait, en arrivant de la chasse, d'échanger ses hautes bottes contre des bas drapés et des souliers à boucles d'argent.

Deux grands lévriers, au poil rude, accoutumés à forcer le sanglier dans ses bauge les plus impénétrables, étaient couchés à ses pieds sur le parquet de bois de chêne, à compartiments curieusement travaillés. De temps en temps, ces nobles compagnons levaient vers le vieux gentilhomme leur tête intelligente et semblaient la mettre à portée de sa main pour solliciter une caresse qu'il leur accordait sans conteste.

Peu à peu, si intéressante que fût la lecture à laquelle Réginald se livrait, il sembla cependant s'assoupir.

Ses yeux se fermèrent à demi ; sa tête, s'appuyant sur le dossier du fauteuil, se pencha lentement d'une épaule à l'autre ; ses doigts ne tournèrent plus les feuillets du *Traité de Vénérice*.

Cet état de somnolence aurait pu durer longtemps encore, s'il n'avait été interrompu tout à coup d'une façon brusque et imprévue. L'une des portes du salon s'ouvrit vivement, et Marguerite entra, ou plutôt s'élança dans cette pièce en s'écriant d'une voix que rendait haletante une joyeuse émotion :

— Mon père... mon père...

Les deux chiens bondirent jusqu'à leur jeune maîtresse dont ils se mirent à lécher les mains.

Le baron, réveillé en sursaut, ouvrit les yeux et releva la tête avec une précipitation pleine de trouble.

— Mon père... oh ! mon père, — répéta Marguerite.

— Eh bien ! chère fille !... eh bien ! qu'y a-t-il ?... — demanda vivement Réginald.

— Bonne nouvelle !... bonne nouvelle !... il vient !...

— Il vient, dis-tu ?...

— Oui, mon père.

— Qui donc ?

— Lui !... lui !...

— Qui lui ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non, en vérité, pas le moins du monde...

— Eh bien, celui que vous avez tant envie de connaître et d'embrasser !... l'inconnu dont chaque jour vous bénissez le souvenir ! lui, enfin, lui, notre sauveur du mont Elster...

A ces mots, l'exaltation de Réginald sembla presque aussi vive que celle de Marguerite.

— Il vient !... — répéta-t-il, — il vient !... Où est-il ?... où est-il ?...

La jeune fille saisit son père par la main et l'entraîna jusqu'auprès de l'une des fenêtres.

— Regardez là-bas, — dit-elle.

(A continuer.)

ÇA REVIENT AU MÊME

Fernand. — Qu'as-tu donc, Blanche, ton mari s'est-il oublié ?

Blanche (sanglotant). — Oh ! non, c'est moi qu'il a oubliée.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.